

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 66 (1921)
Heft: 6

Artikel: De la psychologie de guerre
Autor: Vischer, Adolf-L.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-340435>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

De la psychologie de guerre.¹

Notre époque marque une préférence pour les questions de psychologie. Les livres de psychologie, de psychothérapie et de psychoanalyse jouissent d'une grande faveur. Partout l'on tend à chercher dans la psychologie l'explication de l'existence humaine et à juger les actions et la conduite de nos semblables du point de vue psychologique.

L'on étudie l'attitude psychique de certaines classes d'hommes et celle qui découle de certaines professions. On s'emploie activement à pénétrer la psychologie des différents peuples et des différentes races. Pour donner plus de poids à une démonstration, on l'étayera de préférence avec des arguments tirés de la psychologie. Bref, les préoccupations psychologiques sont la marque de notre époque.

Que signifie cet intérêt pour les processus psychiques ? Ne nous trouverions-nous pas en présence d'un cas semblable à celui de ces organes du corps qui ne deviennent sensibles que lorsqu'ils sont malades ou que leur fonction est altérée de quelque manière ? Les longues années de guerre montrent à quelles profondes perturbations la vie psychique est sujette, combien facilement son équilibre peut être détruit et quelle peut être la gravité de ces troubles pour l'existence de la collectivité et de l'individu. Les expériences d'un passé récent nous ont amenés à reconnaître que les éléments psychiques déterminent la plupart des événements dans la vie des individus et des peuples ; non seulement la conception purement matérialiste de la vie et de l'histoire est incomplète et n'envisage qu'une face des problèmes, mais, bien plus, les facteurs psychologiques paraissent jouer le rôle essentiel.

En vérité, de grands hommes d'Etat et des hommes de guerre l'avaient déjà observé ; qu'il me suffise de rappeler le mot de Bismarck sur l'importance des impondérables en

¹ Le texte allemand dont cet article est la traduction a paru dans *l'Allgemeine Schweizerische Militärzeitung*.

politique. Nous pourrions aussi qualifier d'impondérable le facteur psychologique, mais peu importe d'ailleurs la terminologie ; les facteurs psychiques sont bien des éléments qui ne peuvent être ni pesés, ni mesurés, encore moins exprimés par des nombres. Leur description même, offre de sérieuses difficultés. Nous ne devons pas les négliger pour cela.

Un exemple choisi dans le domaine économique éclairera ma pensée. On discutait souvent, avant la guerre, de l'importance des gisements mondiaux de charbon, on en évaluait l'étendue, on envisageait la possibilité de leur épuisement et les conséquences qui en résulteraient pour notre civilisation. De pareilles considérations ne nous semblent-elles pas aujourd'hui quelque peu ridicules ? Nous savons tous pertinemment que l'étendue des gisements est d'importance secondaire s'il ne se trouve des hommes ayant la volonté et le désir d'en extraire le contenu. Or, la volonté et la joie au travail ne peuvent être mesurées ou fixées, déterminées au moyen de statistiques ; la vie économique elle aussi a une âme ; la production dépend autant de l'état d'esprit des hommes que des matières premières. Derrière les chiffres d'importation ou d'exportation se trouve quelque chose de psychique qu'il importe de considérer avec attention.

Ce qui est vrai pour le domaine économique, l'est également pour la guerre. Les éléments décisifs de la victoire ne sont pas l'armement ou l'équipement de l'un ou l'autre des adversaires, car le rendement d'une armée dépend principalement de la constitution et des facultés psychologiques des soldats considérés isolément ainsi que du corps de troupe dans son ensemble.

Je disais plus haut qu'actuellement les troubles sociaux deviennent fort apparents ; la cause en est sans doute dans le fait que la vie devenant constamment plus mécanique, nous obéissons de moins en moins aux indications de l'instinct. Pour le choix d'une profession, par exemple, l'on accordait autrefois plus d'attention à ses dons naturels et à ses penchants ; tel était le cas précisément du soldat d'autrefois.

L'état de guerrier constituait un métier en lui-même qui groupait des individus y prenant plaisir, ayant, en quel-

que sorte, sucé leur vocation avec le lait maternel, des hommes épris d'aventures, de sport et de conquêtes, des batailleurs, des athlètes. La caste militaire était composée d'un choix d'individus ayant une inclination personnelle pour cette carrière déterminée ; ceci constituait le grand avantage des anciennes armées de métier ou des armées de volontaires. Leur formation procédait d'un principe tout à fait sain ; le système tant prôné du service obligatoire pour tous s'inspire d'une conception diamétralement opposée. On ne tient compte dans le choix des hommes que de quelques propriétés corporelles ; leur vocation *intérieure* n'est pas prise en considération, et l'on peut admettre que cet élément fait presque complètement défaut chez la plupart des soldats de nos armées modernes.

Un officier des troupes de santé britannique¹ qui, à l'armée, s'occupait de la culture physique, a calculé à environ 10 % l'effectif des individus sportifs de l'armée anglaise ; si donc l'on assimile le sportif au guerrier, — et de nombreuses considérations autorisent à le faire, — il s'ensuit que le 90 % des hommes de nos armées modernes ne possèdent pas d'aptitudes spéciales au métier des armes. Ces chiffres sont évidemment discutables ; une évaluation précise est, en effet, impossible dans un cas pareil ; ils représentent cependant un fait qu'il n'est guère possible de contester et qui fait pressentir clairement combien doit être difficile la tâche de conduire les armées *actuelles*.

Mais je dois ajouter ici que les données de la psychologie moderne commencent à être utilisées avec fruit dans ce domaine ; depuis quelques années, des chercheurs s'efforcent d'étudier et de classer les différentes facultés dont l'existence chez l'ouvrier, par exemple, doivent lui permettre le maximum de rendement avec le minimum de fatigue. La vérification des différentes capacités du point de vue d'une profession donnée a fait l'objet d'*épreuves physiologiques et psychologiques* (Tests) tout à fait bien conçues. S'agit-il d'un chauffeur, par exemple, l'épreuve portera sur la rapidité des impressions

¹ K. DIGBY BELL, The Position of the Medical Profession in relation to National Physical Education. « The Lancet », 31 Jan. 1920.

optiques et acoustiques, sur la juste perception du temps, sur le sens de l'orientation, sur la faculté de concentration dans les perceptions visuelles. Les Américains¹ ont fait un usage abondant de ces sortes d'examen — et non sans succès, semble-t-il — pour former leur armée ; la répartition des hommes dans les différentes armes s'est faite sur une base scientifique, et ces méthodes, employées pour tous les soldats américains, ont été utilisées dans d'autres pays pour le recrutement des aviateurs². Les Américains se sont déclarés très satisfaits des résultats obtenus jusqu'à présent par ce moyen. Le peuple qui étudiera les capacités que réclament les différentes armes et qui imaginera certaines épreuves permettant de reconnaître ces capacités, ce peuple-là, prétendent les Américains, disposera de la meilleure armée lors de la prochaine guerre.

Il va sans dire que cette méthode possède encore de nombreux défauts ; ainsi, il nous manque toujours un « test » pour le caractère, mais il n'y a aucun motif pour qu'il ne s'en trouve pas. Quoiqu'il en soit, nous sommes placés là devant un essai des plus remarquables, celui de remplacer l'intuition, qui nous échappe, par l'usage pratique et méthodique de la psychologie. J'aurais aimé vous renseigner brièvement à ce propos, car cette tentative montre que la psychologie a également pénétré dans le domaine militaire.

Mais revenons à notre sujet particulier. Le champ d'études de la psychologie de guerre est des plus vastes. En effet, l'attitude du soldat à la bataille, devant le feu roulant des canons, dans le combat à la baïonnette et le combat de nuit, les émotions durant le vol, l'analyse du courage et de la fatigue, la psychologie du commandement³, — pour ne donner que quelques exemples, — tout, enfin, serait matière aux recherches les plus intéressantes. Mais ne possédant aucune conception

¹ W. A. POTTS, Mental Tests, « The Lancet », March, 5th, 1921 et C. S. YOAKUM et R. M. YERKES, Mental Tests in the American Army. London 1920.

² H. GRAEME ANDERSON, The Medical and Surgical aspects of Aviation. London 1919.

³ J. R. : « Foch », Essai de psychologie militaire, 1921.

personnelle à ce sujet, il ne m'est guère possible de vous renseigner.

Ce dont je voudrais vous entretenir aujourd'hui rentre plus particulièrement dans le domaine de la psychologie collective : ce sont essentiellement des observations sur la transformation du psychique des soldats dans la guerre de position, qui se sont imposées à moi pendant et après la guerre.

Peut-être me ferai-je mieux comprendre si auparavant je vous explique comment j'en suis venu à m'occuper de problèmes relatifs à la psychologie de guerre.

Après avoir, — lors de la guerre balkanique et au début de la grande guerre, — travaillé dans les hôpitaux et même été soigné dans l'un d'eux, mes occupations me mirent en contact, au cours des années 1916, 1917 et 1918 avec de nombreux prisonniers de guerre. Je visitai les camps de prisonniers de la Turquie d'Europe et d'Asie, d'Angleterre et d'Irlande, et fis connaissance personnellement avec un grand nombre de leurs occupants. Enfin, j'eus maintes fois l'occasion d'observer les internés qui se trouvaient en Suisse. Mais ceux qu'il me fut permis d'étudier d'une façon plus approfondie, furent les prisonniers civils et militaires allemands internés en Angleterre avec qui, pendant près d'une année, je vécus pour ainsi dire journellement.¹ Je m'aperçus bientôt que les prisonniers avaient une mentalité presque uniforme et caractéristique, qui se répandait d'ailleurs sur tous les camps ; les individualités étaient amoindries et la façon d'exprimer les sentiments singulièrement identique. Je ne pense pas ici aux psychoses proprement dites, ni aux formes usuelles des troubles nerveux, qui, soit dit en passant, se présentaient fréquemment, mais à ces transformations peu sensibles de la personnalité, à ces petits changements de mentalité, à ces manifestations psychiques qui empiétaient sur la vie normale. En l'observant de plus près, je pus attribuer cette mentalité spéciale des prisonniers de guerre aux conditions d'existence d'un grand nombre d'individus forcés de vivre en commun. Je cherchai dès lors à décomposer la vie des prisonniers de guerre ; la possibilité

¹ ADOLF L. VISCHER, *Die Stacheldrahtkrankheit*, Zurich 1918.

où je me trouvais d'analyser les causes et le milieu qui déterminent un état d'esprit donné, me rendirent cette étude psychologique fort intéressante, car cette possibilité est rarement offerte à l'observateur dans des conditions réunissant, comme celle-ci, tous les éléments nécessaires à une expérience. L'observation d'une collectivité vivant dans un endroit strictement délimité ne laisse pas d'être passionnante au plus haut degré pour la compréhension d'un processus psychologique. Un auteur français écrit fort justement « qu'il serait à souhaiter que les écoles, les hôpitaux, les casernes, les prisons, soient considérés par le psychologue comme des laboratoires dont le rouage quotidien provoque de lui-même de véritables expériences de psychologie collective »¹. Quiconque a eu l'occasion d'observer ce qui se passait dans les camps a pu se faire une idée de la multitude des influences auxquelles est exposé le moral du prisonnier. Donnons-en un bref aperçu.

Trois facteurs principaux exercent une influence nuisible : D'abord l'incertitude et l'instabilité de l'existence. En effet, le prisonnier ignore la durée de sa captivité ; il ne sait pas s'il devra rester derrière les fils de fer barbelés jusqu'à la fin de la guerre, fin qui est encore dans un avenir incertain, ou si sa captivité sera abrégée par l'internement dans un pays neutre ou par le rapatriement. Il ignore également si le lendemain, il ne sera pas transporté à quelque autre endroit, si son camp ne va pas se dissoudre, ou encore, tout simplement, s'il n'aura pas à changer de baraque. Enfin, la poste, par son fonctionnement irrégulier, le laisse constamment dans l'incertitude des siens.

Le deuxième facteur est l'existence continue en commun, existence qui ne laisse aucune possibilité d'isolement. Enfin, en troisième lieu, la contrainte qui sans discontinuer enserre le prisonnier, comprime ses habitudes et réprime leurs manifestations.

Il y aurait lieu de citer encore le travail sans but, l'oisiveté forcée, une alimentation insuffisante et, parfois, les mauvais traitements.

¹ RAYMOND MEUNIER, *Les sciences psychologiques*, Paris 1912.

Toutes ces influences transforment la mentalité des prisonniers qui deviennent irritable, se supportent difficilement, éprouvent de la méfiance les uns pour les autres, ne s'attribuent réciproquement que des intentions mauvaises ; ils sont sans tranquillité intérieure et ne parviennent à se concentrer qu'avec difficulté. La longue et constante préoccupation des petitesses de la vie du camp, résultant de leur horizon restreint, les rend mesquins et égoïstes. Leur monde en miniature représente pour eux l'univers et ils se perdent complètement en lui. La notion d'un horizon plus étendu leur échappe, ils attribuent au monde extérieur les proportions de leur entourage immédiat.

On est frappé, en étudiant cette évolution, de voir dans quelle énorme mesure s'est accrue l'impressionnabilité du prisonnier. Toute oscillation dans l'état d'esprit du camp se propage à la façon des vagues et avec une vitesse prodigieuse. Les bruits qui circulent dans le camp, la contagion de certaines passions, celle du jeu par exemple, qui se développe dans de nombreux camps, tout cela caractérise cette impressionnabilité maladive.

Cet état d'âme des prisonniers, qui présente sans aucun doute des signes anormaux, se transforme par degrés chez certains d'entre eux en maladie nerveuse. Leur irritabilité dégénère en querelles, les prisonniers ne supportent plus la vie sociale ; d'autres deviennent taciturnes, évitent la société de leurs camarades. La cause en est évidemment le manque de tranquillité intérieure empêchant toute concentration d'esprit.

J'ai tenu à vous donner quelques détails sur mes observations dans les camps de prisonniers, car j'y trouvai moi-même la clef de maint problème psychique concernant les soldats dans la guerre de position. Lorsque, les dernières années de la guerre et plus tard, je me trouvais en compagnie des combattants, en les observant et en écoutant leurs récits j'ai retrouvé à tout instant les mêmes particularités que j'avais fréquemment et régulièrement rencontrées chez les prisonniers de guerre¹. Cette comparaison s'imposait journallement.

¹ ADOLF L. VISCHER, Zur Psychologie der Uebergangszeit, Basel 1919.

Tout d'abord, représentons-nous clairement les conditions de la guerre moderne : celle-ci n'est-elle pas à l'égard de la guerre d'autrefois ce qu'est le travail dans les fabriques modernes comparé aux anciens métiers manuels ? Et je ne crois pas me tromper en affirmant que sous certains rapports, la captivité doit être considérée comme la forme la plus concentrée, la plus caractéristique de la vie du soldat.

Le soldat est contraint de vivre en foule, et « le soldat, considéré dans son essence psychique, écrit un médecin psychiatre allemand, le Dr Ludwig Scholz¹, est un en lui-même et un autre lorsqu'on l'envisage comme membre de la communauté dont il fait partie. L'esprit d'une foule et celui des individus qui la composent ne concordent pas. Au point de vue psychologique, une foule ne signifie pas un groupement quelconque d'individus quelconques, mais une pluralité d'hommes unis entre eux par une représentation commune ou une volonté identique. Ainsi des passants dans la rue ne constituent pas une foule mais la formeront à *l'instant* même où une forte impression, telle un accident se déroulant sous leurs yeux, fascinera ceux qui, sans cela, se seraient croisés indifférents. De même un rassemblement d'individus, au théâtre ou à l'église se transforme en *foule* du fait que chacun poursuit une même idée ou assiste à des événements communs.

» L'armée, elle aussi, est une foule — chaque régiment, chaque bataillon, chaque compagnie est partie d'un tout, et, ces différentes parties réunies constituent un tout distinct dont les individualités poursuivent des aspirations et un but communs, voire portent le même « uniforme ». Ce sont là des éléments qui réagissent de façon concordante sur la vie intérieure de chacun.

» La foule, cependant, ne représente pas la somme de ses différentes parties : *a* ajouté à *b* ne donne pas *a* et *b*, mais *c*. De même qu'il résulte une nouvelle substance d'une combinaison chimique, la fusion d'individus isolés en une foule

¹ L. SCHOLZ, *Seelenleben der Soldaten an der Front*. Tübingen 1920. Cet ouvrage contient, à ma connaissance, les meilleures illustrations de psychologie de guerre. Son auteur mourut en octobre 1918, après avoir fait toute la guerre. Ses observations ont été écrites au cours de la guerre et n'ont subi aucune retouche.

produit également un organisme qui obéit à des lois qui lui sont propres. Ce que l'on a en soi de personnel, sa propre manière d'être disparaît dans ce tout ; le grand fleuve des âmes de la foule ne roule que ce qui est commun à chaque individu : ce sont les idées, les sentiments et les impulsions primitifs et simples. Ainsi s'explique ce quelque chose de primitif, de presque réflexe qui caractérise les manifestations des foules. Une foule qui se trouve sous l'empire de fortes impressions se laisse dominer par ses passions ; elle obéit sans réflexion aux excitations du moment, devient crédule, versatile, presque instinctive, son niveau intellectuel descend au-dessous de la moyenne. Au point de vue moral, par contre, tantôt elle met en évidence les mérites d'un individu, tantôt elle les rabaisse ; aujourd'hui elle fera surgir des héros, demain des criminels. Il en est de même d'une armée et cela avant tout en temps de guerre, puisque la passion constitue le caractère propre des foules.

» L'attitude du soldat resterait souvent incompréhensible, si l'on n'envisageait pas les deux côtés de son caractère, le côté individuel et le côté psychico-social. »

L'individu dans une foule s'abandonne toujours plus ou moins à ses tendances inférieures, inconscientes et instinctives ; elles dirigent alors ses actions comme lorsqu'il est distrait ou dominé par une passion. Plusieurs années vécues au milieu d'une foule affaiblissent les facultés psychiques d'ordre élevé — à commencer par la volonté — parce qu'elles ne sont jamais exercées. Ce qui est caractéristique aussi dans cette vie des foules, c'est que des soldats qui pendant des années ont partagé en commun dans les tranchées les joies et les peines, se lient rarement d'amitié ; viennent-ils à être séparés, ils s'oublient immédiatement. Il ne s'agissait là que d'amitiés d'occasion, basées exclusivement sur des liens extérieurs. « La vie de l'esprit est fortement diminuée, écrivait, en 1918, un combattant ; il est vrai que l'on a peu à penser en qualité de soldat. Et l'on s'habitue facilement à la médiocrité, étant donné le rôle de premier plan que joue la vie physique. »

L'existence est répartie de façon rationnelle ; non seulement l'habillement, mais aussi la nourriture et le logement

sont uniformisés. L'horizon est des plus limités et l'avenir incertain, personne ne sait ce qu'apportera le lendemain : une attaque ? l'unité va-t-elle se dissoudre ? la conduite *moderne* de la guerre a particulièrement développé ce sentiment d'insécurité et d'incertitude ; les armées se sont transformées en gigantesques machines dirigées par des forces inconnues. L'individu isolé, soldat aussi bien qu'officier jusqu'à très haut dans l'échelle des grades, ne possède aucune vue d'ensemble des événements. Il ne connaît de la guerre que ce qui se passe dans son entourage immédiat. Ce qui se déroule autre part, ou il ne l'apprend *pas du tout*, ou, s'il l'apprend, ce sera sous la forme de bruits qui circulent ; dans les tranchées, les bruits et les fausses nouvelles jouent un rôle aussi important que dans les camps de prisonniers.

L'horrible insécurité de l'existence fait naître chez les individus une espèce de fatalisme. Le soldat ne connaît pas de « grosse Zeit », mais, machinal et résigné, il accomplit son devoir tout en veillant avec apporté à ce que ses droits soient respectés, sa ration régulièrement distribuée et à ce qu'il ait bien tout son temps de congé. Certains observateurs ont découvert chez le soldat, non sans justesse, une mentalité d'enfant : « en campagne, déclare le psychiatre viennois Stransky¹, dans nos souffrances et dans nos joies, nous sommes redevenus des enfants, de grands enfants il est vrai, mais des enfants tout de même. Cet infantilisme psychique, décrit par maints auteurs, est un des traits de caractère essentiels de l'âme des combattants, officiers aussi bien que soldats. »

Cet état d'esprit simpliste trouve également son expression dans la manière de juger autrui. « Nil admirari » est le mot d'ordre. Le prestige qui n'a qu'une base artificielle n'est pas durable. Seuls les véritables caractères peuvent conserver leur ascendant ; car les yeux des soldats, uniquement fixés sur leur monde en raccourci, s'aiguisent et ramarquent toutes les faiblesses des supérieurs. Et nous nous trouvons devant cette situation paradoxale d'un milieu qui paraît dénué de toute valeur spirituelle mais où, cependant, les facteurs

¹ E. STRANSKY, *Krieg und Geistesstörung*, Wiesbaden 1918.

moraux acquièrent la plus grande importance. C'est pourquoi une justice rigoureuse de la part des officiers a-t-elle plus de poids que n'importe quelle théorie politique ; un accroc à cette justice est plus pernicieux pour l'état d'esprit de la troupe que n'importe quel manquement des autorités militaires ou politiques supérieures. Ceci m'apparut clairement lorsque, parcourant l'Allemagne à la fin de 1918, je pus observer la retraite d'une armée en complète dislocation. Les soldats paraissaient éprouver le besoin de s'expliquer publiquement. Partout on pouvait prêter l'oreille à leurs discussions : en chemin de fer, dans les cabarets, sur les routes ; il n'était alors point question de politique ou de stratégie, mais les récriminations et les plaintes contre l'injustice et les malversations des supérieurs primaient tout.

Un document qui fait preuve d'une très grande compréhension des nécessités psychologiques fut la circulaire que le *Général Pétain* adressa à ses soldats au moment où il prit le commandement de l'armée française. Cette circulaire¹ simple, claire, accessible à tous, réglementait la question des congés, du repos et de la nourriture. Elle parut le 2 juin 1917 à une époque où le mécontentement avait atteint un degré dangereux parmi les soldats français ; ce mécontentement avait été provoqué précisément par une méthode défectueuse dans la répartition des congés, par un présumé favoritisme, par de mauvais cantonnements, etc....².

Dans l'armée britannique également, l'opinion prévalut que les officiers avaient à s'occuper, en première ligne, des détails si importants que nécessite le bien-être des soldats. L'officier anglais dut apprendre à entrer dans l'intimité de ses hommes et il en résulta une camaraderie extrêmement favorable au moral de la troupe.

Au point de vue psychologique, l'année 1917 fut décisive.

¹ L. HUOT et P. VOIVENEL, *Le cafard*. Paris 1918. « Sa circulaire — la circulaire Pétain — sur le repos a fait plus contre le cafard que cent proclamations ; cette charte nouvelle du troupier est un pur chef-d'œuvre. »

² J. R. : « Foch », *Essai de psychologie militaire*. « Pour arrêter l'extension du mal, remettre de l'ordre à la fois dans les rangs et dans les esprits, il fallait un chef qui connût à fond l'âme du soldat... et qui jouât auprès de cette âme sensible à l'extrême, d'une réputation de bienveillance solidement établie... Chacun sait l'œuvre que Pétain fut appelé à accomplir en 1917. »

Des combattants appartenant aux armées victorieuses l'ont reconnu ouvertement : la victoire, disaient-ils, c'est bien, mais elle a coûté deux ans de trop. Le pouvoir de tension psychique avait été soumis à une trop rude épreuve, il s'épuisa au bout de deux ans. Les fatigues physiques incessantes, l'accablante monotonie des tranchées entrecoupée des plus sévères ébranlements psychiques, la perpétuelle tension de toutes les forces sans la perspective d'une décision devaient provoquer en fin de compte une lassitude générale de la guerre. Cette transformation psychique maladive s'empara d'abord des personnalités inquiètes et nerveuses, peu assurées et irritable. L'état d'esprit qui en résulta a été fort bien dépeint par un combattant allemand : « Les sujets d'entretiens sont épuisés, écrit le soldat allemand *F. Schauwecker*¹, c'est perpétuellement la même ritournelle : congé, subsistance, patrie, supérieurs, paix, et souvent chantée sur un ton d'injures. Ça va avec le métier ! Des livres ? Il n'y en a pas. Se promener ? Il n'est pas possible de quitter la compagnie et la vie au grand air est déjà une promenade prolongée. Alors on va s'affaler dans l'abri, on prend part à la discussion, affaire de parler, puis on regarde fixement devant soi, on songe à quelque chose de séduisant, on rêve, joue aux cartes et on tue le temps, après l'avoir auparavant dérobé au bon Dieu. On s'enfonce muet et lentement dans l'hébêtement comme dans un marais sombre et silencieux. Chaque arbre de la position, chaque racine des parois de la tranchée vous sont connus; je pourrais vous dessiner par cœur chaque figure de la compagnie, un uniforme ressemble à l'autre, le service est toujours le même... Le charme des chansons s'est enfui — le disque est usé... Toute chose est privée d'âme par l'habitude qui s'infiltre partout autour de vous en habit gris et en pantoufles, sans bruit, fatiguée. On recherche désespérément une distraction, mais il n'y a point de musique, point de cabaret, point de mouvement des rues, point de vitrines, point de théâtre, — rien — absolument rien. Rien ne vient secourir votre âme ; tout lui est à charge... L'humeur s'affaisse peu à

¹ F. SCHAUWECKER, *Im Todesrachen. Die deutsche Seele im Weltkrieg.* Halle 1919.

peu : l'on devient taciturne, maussade, hargneux, irrité des plus petites choses¹ ; les querelles sont à l'ordre du jour. Il y a un « cafard » du front, comme il en existe un aux tropiques et au pôle ; il provient du vide des occupations et de la monotonie de l'entourage. C'est une vraie sclérose de l'esprit... »

En première ligne, cet effritement de la vie spirituelle est diminué grâce aux relèves qui, provoquant des combats, contraignent la volonté à rester en éveil. Il n'en est pas de même des *services de l'arrière* ; ceux-ci, il est vrai, s'accomplissaient dans des conditions de vie plus supportables, mais étaient assurés, d'autre part, par des troupes de réserve de moindre valeur ; elles avaient du temps pour réfléchir et pour sombrer dans l'hébétude. Ces observations s'appliquent également aux équipages des grandes *marines de guerre* qui, inactifs, vivaient cependant dans une attente continue des combats. Mais les *hôpitaux* et surtout les *maisons de convalescence* étaient de dangereux foyers de mauvaise humeur et de « cafard », comme disent les Français. De fait, il n'y a rien de plus triste et désolé que les flâneries de soldats à moitié ou partiellement guéris.

Nous avons dit que l'intelligence globale d'une foule est d'un niveau inférieur à celui des individus qui la composent ; ce principe essentiel de la psychologie des foules nous explique lui aussi leur impressionnabilité². Celle-ci est encore bien plus grande lorsque la foule groupe des hommes dont la résistance morale a été affaiblie par de violents ébranlements et par les privations. Pareille foule fournira un excellent terrain à n'importe quel genre de propagande.

Qu'a-t-on fait pour soutenir le moral des soldats ? L'influence exercée au début de la guerre sur leur esprit a été diverse suivant les pays. En Allemagne, les troupes, et plus tard les réserves, étaient couvertes de fleurs et accompagnées à la gare par les cris de joie de la population. Tout devait concourir à

¹ La « rouspétance » est certainement l'un des vieux traits de caractère des soldats ; ce n'est pas en vain que les soldats de la Garde de Napoléon 1^e s'appelaient « les grognards ».

² G. LE BON, Psychologie des foules, 22^e éd. Paris 1917. SCIPIO SIGHELE, La foule criminelle, Paris 1901.]

exalter l'enthousiasme patriotique. En Angleterre, par contre, on ne voyait pas partir, en général, les troupes pour le front ; le départ s'effectuait dans le plus grand silence et de nuit le plus souvent ; je me souviens à ce propos des méthodes de recrutement appliquées en Angleterre en 1917 à une époque où le service obligatoire n'avait pas encore été introduit. Pour autant qu'il m'a été possible de l'observer, les officiers de recrutement britanniques faisaient moins appel aux considérations et aux sentiments patriotiques abstraits qu'aux sentiments instinctifs élémentaires, tels que les vertus masculines, le courage. Je me souviens d'une scène à laquelle j'assis-tais à cette époque : un officier de recrutement exerçait son activité au moment d'une foire annuelle ; les jeunes gens présents hésitaient à s'enrôler. Résolument l'officier fit alors ouvrir la cage à lions d'une ménagerie qui se trouvait à proximité, y pénétra et se mit à caresser les lions. Cette manière de faire gagna les hésitants et des bandes de jeunes hommes s'enrôlèrent.

Ce moyen de créer un état d'esprit favorable en exaltant les instincts élémentaires put se renouveler constamment, tandis que l'enthousiasme patriotique basé sur les sentiments échoua irrémédiablement. L'état d'esprit élémentaire des soldats se laisse d'ailleurs difficilement façonner par des moyens intellectuels. Les innombrables conférences sur toutes sortes de sujets instructifs et captivants dont bénéficièrent les troupes allemandes des étapes aboutirent à de piétres résultats ; et cela avait peu de sens, en effet, qu'un bavard insipide vienne encore le soir faire un discours sur les us et coutumes des Chinois lorsque, toute la sainte journée, les soldats avaient emballé des œufs pour quelque haut état-major, monté la garde ou nettoyé des chevaux. On pouvait entendre des soldats allemands exprimer des doutes sur de semblables méthodes.

La longue durée de la guerre n'obligea pas seulement la direction de l'armée à chercher à relever le moral du soldat, elle la contraignit aussi à rechercher les voies et moyens de rendre à nouveau aptes au combat les soldats fatigués de la tranchée (« Grabenmüde »). Les lazarets auraient dû être

l'objet d'une surveillance particulièrement attentive, car les « *Grabenmüde* », ayant coutume de s'y faufiler par tous les moyens, contribuaient grandement à compliquer le travail des médecins par leur mécontentement opiniâtre et à contaminer le moral des autres soldats par leur névrose de guerre.

Ecouteons à ce propos le psychiatre munichois *von Kraepelin*¹ : « Le témoin de ces transformations graduelles qui avait pour tâche d'alimenter sans cesse les effectifs au moyen de cette troupe de gens démoralisés et faibles des nerfs, indifférents et ayant pris la guerre en aversion, ne pouvait se garder de la crainte que cet afflux n'affaiblisse de façon sensible la force de résistance de nos armées... Cette accumulation progressive de fatigués de la guerre et d'affaiblis dans les lazarets avait pour conséquence d'influencer le moral et l'attitude des autres. Tout séjour prolongé dans les lazarets présentait de graves dangers quant à la joie aux combats. » Ces paroles de *von Kraepelin*, quiconque a pu les vérifier, aussi bien celui qui travaillait dans un lazaret que celui qui s'y trouvait comme malade. Et l'on sait aussi combien difficilement ceux qui quittaient l'hôpital s'accoutumaient à nouveau au service. La plupart, il est vrai, passaient par le dépôt de convalescence avant de rejoindre leur unité, mais c'est précisément à ce moment-là que souvent on ne prenait pas suffisamment soin d'eux. Au début, on les laissait se traîner de droite et de gauche dans les lieux de convalescence et leur séjour s'y prolongeait parfois de façon incroyable. C'était une erreur ; un traitement efficace des convalescents impliquait un traitement actif sous une rigoureuse surveillance des médecins. Le rétablissement aussi rapide que possible des soldats en voie de guérison devait être pris pour but.

Je tiens à vous donner ici une brève description des méthodes employées dans les dépôts de convalescents de l'armée britannique en France pour atteindre ce but. Chaque dépôt pouvait contenir 5000 hommes. Le point de départ était un système d'entraînement fort bien conçu et s'adaptant aux di-

¹ E. VON KRAEPELIN, Psychiatrische Randbemerkungen zur Zeitgeschichte « Süddeutsche Monatshefte », Heft 9, Jahrgang 16.

vers organes et groupes de muscles¹. Cet entraînement consistait en exercices qui s'accomplissaient par le moyen des jeux. Tout espèce de drill au commandement était interdit, ce qui était bien raisonnable au point de vue psychologique, car la volonté est affaiblie chez ceux qui sont fatigués de la tranchée et chez les convalescents ; les jeux exigent un certain effort de volonté et une décision librement prise et il n'en est pas de même pour le drill.

Les exercices étaient conçus de telle manière que les soldats pouvaient y prendre part à tous les degrés de leur convalescence. Certains avaient pour but le raffermissement systématique des muscles, d'autres visaient au développement de quelque faculté intellectuelle, telle que la rapidité de la pensée et l'esprit de décision. L'on voua une attention particulière aux concours entre soldats ou par groupes. Ces genres d'exercices, où la concurrence entre en jeu, ont cet avantage sur le drill, qu'ils renferment un facteur affectif ayant une action stimulante sur le psychique². La musique militaire a été utilisée avec grand succès pour soutenir les exercices. Outre les exercices corporels, l'on pratiquait également le sport. La plupart des soldats devaient d'abord apprendre des jeux, tels que le football, car même en Angleterre les sportsmen sont une minorité. Le fait d'apprendre un jeu constitue un excellent tonique du système nerveux.

Aussi la direction de semblables dépôts exigeait énormément des officiers. Au Grand Quartier Général, la section des sports et de l'éducation physique était constamment préoccupée à imaginer de nouveaux exercices et des jeux appropriés, qu'elle indiquait ensuite aux chefs des dépôts en les accompagnant d'instructions très précises. Le commandant d'un de ces dépôts affirme qu'il lui était possible ainsi de renvoyer

¹ T. E. SANDALL, Treatment of the convalescent soldier. « The Lancet », 26 juin 1920.

² Un aumônier anglais m'a rapporté que le sport développait considérablement l'esprit de corps et le sentiment de solidarité qui unissait l'armée anglaise. Officiers et soldats avaient coutume de préparer en commun leurs manifestations sportives. Et le spectacle n'était point rare de voir même un commandant de brigade prendre part, à côté de ses soldats, à un match de football.

au front, comme étant pleinement aptes à reprendre le service, le 90 % des hommes qui lui parvenaient des lazarets.

Le moral des marins de la flotte britannique a été traité selon les mêmes principes.¹ Au lieu de « maladies des fils de fer barbelés », on parlait chez les matelots de « maladie des plaques cuirassées ». La vie sur un navire de guerre était presque la même que dans un camp de prisonniers. Là aussi une monotonie sans fin exerçait son influence sur le moral. Pour la combattre, des exercices physiques et des jeux fort bien compris furent organisés, et on trouva des moyens variés pour intéresser et distraire l'équipage tout entier. Ainsi, les relations entre les officiers et leurs hommes prirent une nouvelle forme. Non seulement le 10 % des sportifs prirent part à ces jeux et à ces exercices, mais on s'efforçait surtout à y intéresser le 90 % des hommes n'ayant pas d'aptitudes spéciales pour le sport. On parvint de cette manière à contenir les mauvaises influences provenant des conditions de vie et à maintenir un état d'esprit à peu près intact.

Je crois que ces expériences acquises dans la flotte sont pour nous de la plus haute importance. En effet, psychologiquement, l'armée suisse se trouvait, pendant la guerre, dans une situation analogue à celle de la flotte anglaise ; toutes deux vivaient dans une continue attente de l'ennemi. Cette « monotonie inquiète » (*ruhelose Monotonie*) de la vie d'un équipage de guerre était aussi une caractéristique de notre service actif ; elle eut également son action sur le moral de nos troupes. De fait, l'une des tâches les plus difficiles de la direction d'une armée consiste précisément à maintenir dans de bonnes conditions le moral des soldats. Il était, dès lors, d'un intérêt particulier de connaître les mesures employées avec succès à l'étranger pour atteindre ce but.

On a coutume, après chaque guerre, de vérifier l'armement, l'instruction, la tactique, en tenant compte de l'expérience acquise. Ce qui a fait ses preuves est maintenu ; le reste est transformé ; beaucoup de choses sont jetées au rebut, de nombreuses aussi sont retenues, étudiées. Le nouveau

¹ K. DIGBY BELL, *The Position of the Medical Profession in relation to National Physical Education*. « *The Lancet* », 31 Jan. 1920.

domaine psychologique que nous a ouvert la guerre appartient à ces dernières.

J'arrive à la fin de mon exposé, modeste tentative pour vous donner un aperçu de l'immense sujet d'étude qu'est la vie morale du soldat en campagne. Les événements psychiques ne sauraient se mesurer ni se peser ; il est encore bien plus difficile de les exprimer en mots. Pour pouvoir en donner une description exacte et fidèle, il faudrait posséder particulièrement bien la langue. Du fait que le psychique ne peut être ni mesuré ni pesé, on l'oublie et le néglige facilement ; c'est pourquoi, si je suis parvenu à vous intéresser aux quelques expériences et observations que je viens de vous décrire — et qui à mon avis devraient être propagées et mises à profit, — mon effort n'aura pas été inutile.

D^r méd. Adolf-L. VISCHER.
